

**ÉLOGE ACADÉMIQUE
DU PROFESSEUR PAUL VAN GEHUCHTEN,
MEMBRE TITULAIRE ET ANCIEN PRÉSIDENT**

par

Ch. MERTENS de WILMARS, membre titulaire

Au soir du 10 décembre 1914, Paul Van Gehuchten, volontaire de guerre, au front, sur l'Yser, apprend le décès inopiné de son père, auquel – nous le savons tous – il portait une vénération exceptionnelle. Le 13 décembre, notre Compagnie rend hommage à la mémoire d'Arthur Van Gehuchten décédé des suites d'une opération chirurgicale pour volvulus. Ce panégyrique fut prononcé sur sa tombe, à Cambridge, par le professeur Bruylants, président de notre Compagnie durant la première guerre mondiale.

Il est intéressant de citer ce discours, dans son lyrisme d'origine, parce qu'il exprime avec tant d'élégance les grâces évanescentes d'une période qui se meurt. Il est merveilleux de lire ce texte parce qu'il s'adresse tout autant à une tradition familiale qu'à celui qui put la recevoir et qui voulut la transmettre. Il est surtout émouvant de constater, à soixante-quinze ans de distance, combien cet éloge peut s'adresser à Paul Van Gehuchten autant qu'à son père.

« L'Académie royale de Médecine de Belgique – y est-il dit – porte aujourd'hui le deuil d'un de ses membres les plus illustres, Monsieur Arthur Van Gehuchten, professeur d'Anatomie et de Pathologie des affections nerveuses à l'Université catholique de Louvain, décédé le 9 de ce mois. Ses travaux d'Histologie et de Neurologie le désignèrent très tôt aux suffrages des membres de l'Académie; il en devint membre titulaire en 1907 (39 ans avant son fils). Van Gehuchten suivait avec une grande assiduité les travaux de l'Académie. A la plupart des séances, il y faisait une communication dont l'intérêt, toujours élevé, forçait l'attention de ses confrères. Sa haute stature, son port noble, ses gestes réguliers, restés jeunes, sa voix prenante, quoiqu'un peu grêle, en faisaient un orateur très sympathique. Il parlait une langue claire et limpide.

Lorsqu'il exposait les résultats de ses travaux, on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de la hardiesse de ses conceptions ou de la rigueur mathématique qui présidait à ses expériences démonstratives. Dans les discussions, sa réplique parfois un peu vive restait toujours empreinte de courtoisie et de bienveillance... ».

Cinquante-neuf ans plus tard (1973), Paul éditera une plaquette, préfacée par Ludo van Bogaert et intitulée : « L'œuvre scientifique d'Arthur Van Gehuchten ». Chaque phrase de ce texte, exprime l'admiration et l'affection que Paul portait à son père. Paul estimait – à juste titre – qu'il faut, pour devenir un homme et rester un honnête homme, respecter affectueusement celui dont la rivalité nous a été la plus proche. Ne me dit-il pas la veille du jour où je le quittai pour entreprendre ma formation psychiatrique à Londres, alors que déjà il montait dans sa chevrolet : « Mertens! ne vous défaites jamais de votre complexe d'Œdipe ». Il déposa sur le siège à son côté, la petite serviette de cuir qu'il pressait toujours contre son cœur et alluma une cigarette Armada pour ajouter : « C'est très utile l'Œdipe; cela donne du charme et c'est une des rares satisfactions dont personne ne peut vous priver ». Songeur, il avança sa voiture et, me fixant au passage de ses pupilles punctiformes, il murmura dans son sourire filiforme, aussi goguenard de moi que de lui-même : « Prenez-moi en exemple ». Cet adieu me laissa perplexe mais heureux. Il me déculpabilisa de l'idée que j'avais de mon charme. Il me prouva que mon patron avait de la psychologie et surtout qu'il était bon, taquin, gentil et sincère. Ne me disait-il pas à chaque fois que je tentais de l'aider à enfiler son manteau : « Je vous en prie... c'est déjà si difficile tout seul ». Puis, en se penchant vers moi, il ajoutait : « Et d'ailleurs cela ne changera pas l'opinion que j'ai de vous ». Ce patron, je l'ai aimé parce qu'il avait cet humour qui encourage en corrigeant, au lieu d'inhiber en dévalorisant. Je l'ai aimé parce qu'il avait cette conviction amoureuse qui transporte les montagnes et non cette arrogance astucieuse qui pétrifie les initiatives.

Laissez-moi vous lire quelques extraits de la plaquette éditée à la mémoire de son père; ils disent à merveille combien le jeune Paul était fasciné par l'image de son père et combien il rêvait de lui ressembler. Le chagrin de sa vie a été de croire qu'il n'atteindrait jamais cet idéal et de ne pas voir qu'il l'avait dépassé. En faisant l'éloge de son père, Paul a fait mieux que le sien : il nous a confessé l'humilité de sa grandeur. Je le cite : « Lorsqu'on évoque la carrière

de professeur et de médecin de mon père, on a peine à imaginer ce que furent... sa fièvre de travail et sa débordante activité... Bien des années se sont écoulées depuis ce matin de 1911 où – étudiant en candidature – j’assistais à ses cours. Lorsqu’il apparaissait dans le vieil auditoire aux aspects moyenâgeux, revêtu d’une blouse blanche et si imposant dans sa haute stature, le silence succédait brusquement à l’agitation bruyante ».

Par sa dévotion filiale et sa conscience familiale, ce texte n’est plus seulement un morceau d’histoire; il devient connaissance et vie. Il empreint en nous une vérité immuable : toute vie est message dans la mesure où elle personnifie la fidélité à une œuvre et aux principes moraux qui justifient cette œuvre; tout message est institution – au bénéfice de tous – lorsque cette fidélité devient tradition. Grande est la dignité d’une famille capable de concrétiser cet esprit et grand le respect que notre Académie tient à lui témoigner. La vôtre, chers amis, a consacré un siècle à la Neurologie et notre gratitude tient autant à la conscience que vous avez fait naître en nous qu’à la connaissance que vous nous avez laissée.

Arthur Van Gehuchten est né à Anvers, le 20 avril 1861; il est décédé à Cambridge, le 9 décembre 1914. En 1881, il s’inscrit en faculté des sciences à l’UCL. En 1883, il est candidat en sciences naturelles. En 1885, il devient candidat en Médecine. En 1886, il est proclamé docteur en sciences naturelles avec la plus grande distinction, devient titulaire de la chaire d’Anatomie, entame son doctorat en Médecine et consacre tout son temps libre à la recherche. En 1893, il termine son troisième doctorat avec la plus grande distinction, en présence de ses étudiants venus en nombre – les épreuves sont publiques – et reçoit de ses étudiants le titre de *Grand Sympathique*. Dès ces années, Arthur Van Gehuchten s’oriente vers la Neuropathologie. En 1897, il publie dans le bulletin de l’Académie, sa première observation clinique, fonde la société belge de Neurologie, participe au congrès de Moscou et plante à l’Université de Saratov, l’« arbre Van Gehuchten ». Il fut professeur à l’UCL de 1889 à 1914 et membre de notre Compagnie depuis 1907.

Paul Van Gehuchten est né à Louvain, le 21 novembre 1893; il est décédé à Bruxelles le 30 avril 1989. Il entreprit ses études de Médecine en 1910; il a 17 ans et il est médaille d’or. A 21 ans, il s’engage comme volontaire de guerre au 3^e régiment de ligne. En

janvier 1915, il est rappelé à Londres. Promu licencié au « Royal College of Physicians of London » et membre du « Royal College of Surgeons of England », il retourne au front en 1916, comme médecin auxiliaire. Ses prestations militaires lui valurent la Croix de guerre avec palme, la médaille interalliée et sa promotion comme Chevalier dans l'Ordre de la Couronne. Proclamé docteur en Médecine en 1919, il fait un séjour à Paris dans le service de Letulle-Wemberg, puis à la Salpêtrière comme assistant de Pierre Marie. Rentré en Belgique, il devient assistant de Zénon Glorieux puis assume, à la demande du professeur Lemaire, la consultation en Neuropathologie, à St-Pierre (Louvain). Il sera promu chargé de cours en 1927 (il a trente-quatre ans et il a consacré plus de quatre ans de sa vie à sa patrie). En 1935, il entame un enseignement en langue flamande. Il fonde l'institut de Neurologie en 1953. Il sera professeur de Neurologie de 1929 à 1965, date de son éméritat. Il rejoint notre Compagnie en 1946 et en assume la présidence en 1961. C'est en 1971 que j'ai repris ses fonctions à la commission de comptabilité. Ses mérites académiques lui valurent d'être Grand Officier des Ordres de Léopold et de la Couronne.

Le double message qui nous est donné aujourd'hui, dit aussi que chez les Van Gehuchten, le sacrifice assumé avec discrétion l'emporte sur le service rendu avec gloire. Six mois avant sa mort (1914), Arthur Van Gehuchten apprend que l'incendie de Louvain a détruit sa maison, la bibliothèque de l'Université, les deux exemplaires de ses archives, ses collections et son laboratoire. Pour son fils qui s'engage comme volontaire de guerre, il n'a que des mots d'encouragement. Lui-même reprend ses travaux au « Research Hospital » que l'Université de Cambridge met à sa disposition.

La première publication d'Arthur Van Gehuchten date de 1886; elle traite de la structure interne de la cellule musculaire; il a 25 ans et travaille chez Carnoy en compagnie de mon oncle Charles Mertens, décédé au front (à Moorslede) en mission volontaire, quelques jours avant l'armistice. La première publication de Paul Van Gehuchten date de 1920; elle traite de la paraplégie spasmodique familiale; il a 26 ans et il est en partance pour la Salpêtrière.

Les contributions majeures d'Arthur Van Gehuchten parurent dans « La Cellule » et « Le Névrase ». En 1893, il publie son traité d'*Anatomie du système nerveux de l'homme*. De 1896 à 1900, il remet en question l'histologie et l'anatomie du système nerveux et publie en 1908 : *Les centres nerveux cérébro-spinaux*. En 1912, à

l'occasion du 25^e anniversaire de son service, nombreux sont les neurologues de par le monde qui lui témoignent leur sympathie. En 1957, à l'occasion du congrès mondial de Neurologie, qui se tient à Bruxelles et qui lui est dédié, de Castro met en parallèle son œuvre et celle de Cajal. Une plaque à son effigie commémore cet événement à l'Institut Vésale (Leuven).

Les contributions majeures de Paul Van Gehuchten se regroupent en quatre catégories. On relève, par ordre d'importance, les études relatives :

1. aux états infectieux affectant le système nerveux, plus particulièrement le nerf vestibulaire;
2. aux troubles moteurs hypo- et hypertoniques;
3. aux états tumoraux;
4. aux structures cellulaires et notamment, dès 1921, à une étude sur les mitochondries.

Son atavisme pour les synthèses cristallines l'entraîne vers la rédaction de manuels d'une grande valeur didactique. C'est à la Salpêtrière qu'il achève *Les maladies nerveuses*, esquissées par son père. Cet ouvrage, paru en 1921, sera réédité sept fois, jusqu'en 1958. En 1930, paraît : *La Neurologie de demain*. En 1950 : *Neurochirurgie : hier et aujourd'hui*. Son dernier ouvrage *Neurologie du médecin praticien*, paru en 1963 chez Masson, traduit sa prédilection pour un enseignement décanté, essentiel et pragmatique. Trois études sur l'hystérie (1936-1945-1946) et deux sur la douleur (1941-1950) traduisent son intérêt (jamais avoué) pour la Psychologie. Pédagogue né, il hérita de son père cette faculté de prévoir l'essentiel et de l'esquisser d'une manière évocatrice. Son discours fournissait la base d'une réflexion autonome. Il adorait enseigner parce qu'il aimait donner; c'est pourquoi, tout discours suscitait son émotivité, mais lui laissait une grande joie. Il camouflait son trac de quelques brusqueries et d'un rien de sarcasme.

Il est un autre volet de son message qui révèle ses affinités. Chrétien pour mieux être homme, il s'énervait de ceux qui se prétendent catholiques pour se croire chrétiens et en tirer profit. Rien en lui ne se faisait sans Dieu et Dieu pour lui se disait discrètement. Il faut lire ses adresses aux jeunes médecins; les titres seuls en disent la confession : « De l'aube au soir de la vie médicale »; « Le sens de la vie médicale », prononcé ici même le 3 janvier 1948; « L'éloge de la Médecine »; « Croire aujourd'hui ». Il publia aussi

avec Etienne de Greef, les conclusions de leur expertise, intitulées : « Les faits mystérieux de Beauraing » (Etudes carmélitaines).

*
**

Malgré toute ma dévotion à vous dire son message, j'ai le sentiment de vous avoir laissé l'esquisse pour l'effigie, parce que je vous ai caché ce qu'il m'a laissé de plus cher. Il y a un homme exceptionnel derrière ce message. J'ai eu la joie de bien le connaître, parce qu'il m'aimait et que je l'admirais. Nous avons les mêmes atavismes académiques; contraints par la même violence guerrière, nos parents s'étaient réfugiés en Angleterre : les siens à Cambridge, les miens à Oxford. Il me dédicaçait ses publications d'un mot personnel et encourageant. Il me faisait des confidences; je l'ai peiné en le quittant pour la Psychiatrie et pourtant c'était lui et le baron Michotte van den Berg qui m'introduisirent au « Maudsley hospital medical school ». Unioniste convaincu, il fut un des rares à me défendre au moment du « splitsing » de l'Université, en ces temps où l'honneur et la fidélité devenaient trahison. Nous pensions tous les deux que la politique est une réalité trop précieuse pour la déformer à des fins partisanses. Nous partagions la même foi; nous avons organisé ensemble la *Première conférence mondiale catholique de la Santé*, qui réunit 3.500 membres du corps médical à l'exposition internationale de 1958. Il était au chevet de ma fille mourante. Trop pudique, il n'a pas voulu me recevoir à l'approche de sa mort.

D'aucuns percevaient Paul Van Gehuchten comme discret mais secret, comme éloquent et racé mais déterminé et autoritaire, comme rapide et précis dans ses gestes et ses réparties mais habile et distant. Derrière cette retenue et cette impatience de vivre, se cachait un homme trop intelligent pour ne pas être perspicace et trop heureux de vivre pour ne pas rester attendri, voire émerveillé, face à tout ce qui fait la vie. Mgr Goossens l'a dit au cours du service funèbre qu'il célébrait pour son ami : « Il a passionnément aimé la vie et il en a joui, parce que tout était pour lui occasion d'admiration et de louange ». Ses petits-enfants l'ont dit au cours du même office, pour remercier la Providence de leur avoir donné un tel grand-père. Je cite : « Pour la connaissance de toi que tu nous as donnée. Pour ceux que nous avons rencontrés et qui nous ont

parlé de toi. Pour le partage de tes joies qui ont embelli notre vie ». Ne le disait-il pas lui-même lorsqu'il demandait à ses petits-enfants de pouvoir mettre une pierre sur leur tête afin de les garder petits, blottis dans ses bras. Ne le montrait-il pas à Ploumanach lorsqu'il avait enfin le temps pour chérir, caresser et soigner ses fleurs, devisant de tout et de rien avec cette grande dame, Marie-Agnès Dejace (1893-1984) qui fut beaucoup plus qu'une épouse, une mère ou un amour : celle qui fut tous les instants de sa vie. Rares sont les ménages dont on peut dire : ils se sont créés, jour après jour, pour ne vivre que de l'autre. Fille de l'ancien recteur de l'Université de Liège, elle tenait de son père, ce quelque chose de disert, d'affable, d'avenant, d'élégant et de personnel qui induit le respect. Son charme consistait à prodiguer ses talents à son mari et à les témoigner aux autres pour son mari. Elle nous laisse un journal quotidien qui s'étend de 1941 à 1984. Pas un instant, elle n'a quitté son mari; elle l'aidait à cueillir ses fleurs comme elle l'aidait à préparer ses discours. Il est une qualité qui les rendait pareils et que tous leur reconnaissaient, une qualité rare qui focalise depuis quelques années l'attention des philosophes, comme Levinas et de théologiens, comme Chouraqui : *l'humble simplicité*, l'essence de ce qui est essentiellement divin et essentiellement humain. A elle seule, cette qualité justifie déjà notre gratitude : et cette reconnaissance s'adresse autant à votre famille qu'à eux-mêmes. La simplicité ne croît qu'en terre propice; tous ensemble, et chacun en particulier, vous avez contribué à faire éclore leur merveilleux message.

Vous, Marie-Claire, par l'allant, le sourire et la discrétion dont vous l'avez entouré et qui faisait écho à ses qualités.

Vous, Pierre, par votre personnalité. Votre père ne me disait-il pas : il est un sage, il a choisi la voie de son grand-père qui était, il faut le rappeler, professeur de droit naturel et recteur de l'Université de Liège.

Vous, Monique, par votre attitude vivante et agissante mais taieuse, comme la sienne. Ne trouvait-il pas en vous la personnification des valeurs familiales auxquelles il tenait tant?

Et certes, à vous Jacqueline, restée à ses côtés pour mieux lui permettre de nous donner tout ce qu'il a été. Combien de fois n'avez-vous pas, de concert avec votre mère, critiqué et corrigé ses écrits?

A vous, Marie-Agnès, qui lui rappeliez si tendrement son épouse.

A vous, Marie-Cécile, qui avez pu lui dire, comme tous les benjamins dont je suis, des choses qu'il aimait entendre mais que vos sœurs n'osaient lui affirmer. Le cœur sur la main, vous étiez pour lui, jeunesse et fantaisie.

A Pierre Harmel, Adrien van Steenbergh, Pierre de Staercke et Jean Denis, dont il partageait si étroitement les aspirations professionnelles et morales, l'Académie vous dit la part qu'elle prend à votre deuil.

A vous surtout, Liliane, qui m'avez si gentiment aidé à trouver les mots pour le dire et qui, dans un esprit si Van Gehuchten, poursuivez l'œuvre de cette famille en propageant la bonne parole, l'Académie vous dit de tout cœur, merci.

A vous enfin, ses dix-neuf petits-enfants, pour l'immense joie que vous lui avez donnée et dont il se gavait, l'Académie aussi exprime ses condoléances.

Notre Compagnie a délibérément adressé cet hommage à une famille, parce que les grandes familles ont, en Belgique, fait notre Dynastie, notre Nation, nos Institutions et les Œuvres auxquelles nous nous voulons fidèles et qu'elle souhaite la poursuite de cet idéal social. Mais, au terme de cet éloge, notre Académie s'adresse à l'arrière-petit-fils d'Arthur Van Gehuchten, Dominique, médecin, pour lui demander de se rendre à Saratov et de nous ramener quelques semences de l'« arbre Van Gehuchten ».